

# LE PÈRE PEINARD



*Réflexes*

HEBDOMADAIRES  
d'un

**GNIAFF**

ABONNEMENTS France  
Un an ..... 6 f  
Six mois ..... 3  
Trois mois ..... 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur  
Un an ..... 8 »  
Six mois ..... 4 »  
Trois mois ..... 2 »

## LA FAMINE C'EST KIF-KIF UN MASSACRE TUERIE POPULAIRE Par MANQUE DE PAIN

### ROUSPÉTANCE DE MINEURS AUX ÉTATS-UNIS



#### Le Pacte de Famine

Quelle triste époque, mille tonnerres!  
Les richards deviennent abominablement féroces et, au lieu de leur faire front, les prolos courbent l'échine et filent doux.

Le pain augmente dans des proportions farameuses!

En d'autres temps, mince de chabanais qu'eût produit un coup pareil.

Les rues se seraient dépavées d'elles-mêmes et les barricades auraient sorti de de terre, kif-kif les champignons après la pluie.

Aujourd'hui, rien!  
Les rues étant bitumées et pavées en bois, les barricades sont vieux jeu.

Ce fourbi est trop pompier!  
On est, fin-de-siècle..., ou mieux, fin-de-race.

Personne ne bouge. Le populo se contente

de se brosser le ventre et de serrer la boucle d'un cran; si les gosses brament la faim, la mère les bercera :

Fais dodo  
Ma petite poulette  
Fais dodo  
Et tu auras du gâteau!

C'est ça qui remplit les tripes : une chanson avec des sanglots à la clé.

Nom de dieu, c'est-y donc du pissat de richard qui gargouille dans nos veines?

C'est à le croire!  
Et à nous reluquer si fausses-couches, les pleins-de-truffes jubilent.

Dam, ils n'ont pas tort!  
L'augmentation du pain fait leur beurre.

Au fur et à mesure que les panses des prolos se vident, — faute de miches! — les coffres-forts des capitalos prennent du bedon.

Y a d'ailleurs pas à s'illusionner: ce renchérissement du pain n'est pas une conséquence normale des mics-macs sociaux.

Foutre non! C'est une crapulerie voulue : ça a été tiré de longueur par les bandits de la haute. Pour râfler, en quelques semaines, un beau tas de millions, les salauds n'ont pas trouvé de joint plus pratique que d'accabler le blé.

C'est de l'assassinat tout pur!  
Seulement, au lieu d'opérer au coin d'une rue — et de risquer sa peau — comme c'est

le cas des marlous qui font le coup du père François sur les boulevards extérieurs,

Nos bandits prennent des gants et, c'est assis dans leur fauteuil, bien au chaud, qu'ils commettent leurs crimes.

Aussi, entre ces deux races de crapules, les marchands d'injustice opèrent un sacré distinguo : pour les premiers, gens vulgaires, mal éduqués et mal frusqués, la loi n'est jamais assez sévère.

Par contre, avec les seconds, les chats-fourrés ont d'autre manières : ils sont avec ces malfaiteurs d'une politesse exquise et, pour le plaisir, ils leur lécheraient le croupion.

—0—

En France, le chef de file des accapareurs du blé, — ou mieux leur larbin, — c'est Méline, la bourrique ministérielle. Certes, ce galapiat va trouver son bénéfice à affamer le pauvre monde, — mais c'est pas lui qui palpera le gros magot : les accapareurs se borneront à l'arroser dans les prix doux.

C'est lui qui, par ses tripatouillages légaux, — en fermant la frontière, — avec un sacré impôt aux blés étrangers, a aidé pour une sacrée part à nous affamer.

Grâce à cet impôt, cette tourte crapuleuse espérait se faire gober des paysans à qui l'impôt sur les blés étrangers permettrait de bazarder le grain à de bons prix.

Ah ouat! Les paysans — les vrais camplu-

chards, c'est-à-dire ceux qui cultivent eux-mêmes — sont, malgré l'impôt, saignés à blanc par les accapareurs qui profitent seuls du renchérissement.

Ce n'est pas les culs-terreux qui vont bénéficier des droits qui empêchent les blés étrangers d'entrer en France, c'est l'association de malfaiteurs de la haute qui a son siège à Corbeil et qui s'appelle Darblay, Clique et Compagnie!

—0—

Pour s'excuser, les mélinards serinent que le renchérissement du blé se produit partout, en Europe et en Amérique.

La belle foutaise!

Ça prouve tout simplement que l'association de malfaiteurs qui s'est formée pour l'accaparement du blé est une bande internationale.

A preuve, le coup manigancé, y a pas longtemps, par quelques marchands de blé de Chicago: ces charognes ont foutu le feu à deux immenses « élévateurs » de blé, — deux gigantesques greniers. Ils étaient assurés et les compagnies ont financé. — donc, les capitaux n'ont rien perdu! Il s'en faut: cet incendie a bougrement aidé au renchérissement..., le coup a été à double effet!

En plus petit, aux environs d'Angoulême, ces jours derniers, des gros proprios aidaient au renchérissement du blé en le foutant aux bestiaux.

Et y a pas à dire que ces scélératesses sont uniques et exceptionnelles...

Foutre non! Si on connaissait tout ce qui se passe dans les coulisses capitalistes, — on en apprendrait de raides.

Y a pas à tortiller: la famine dont nous pâtissons a été voulue par les richards!

Et, pour qu'elle produise en plein son effet; c'est-à-dire pour qu'elle avachisse le populo, pour qu'elle le décime, pour qu'elle anémie les pauvres loupis... les bandits de la haute ont tiré leurs plans de façon que la famine s'amène au beau mitan de la morte saison.

Si, encore, le travail allait; si on faisait des journées pleines, on pourrait avec des efforts se tirer du pétrin.

Mais rien ne va! Le chômage est général.

Aussi la mistoufle est-elle inévitable.

Une famine comme celle qui s'amène, ça saigne à blanc le populo, — aussi catégoriquement qu'une Semaine Sanglante.

Mais ça fait moins crier!

## L'Assassinat d'Angiolillo

C'est vendredi dernier, 20 août, à onze heures du matin, qu'Angiolillo a été garrotté.

La veille, la sentence de mort lui avait été notifiée.

Selon la hideuse coutume espagnole, afin de faire savourer son supplice à la victime, c'est 24 heures à l'avance qu'on lui annonce son exécution. (Ça ne lui fit ni chaud ni froid! Il savait de quoi il retournait et n'avait pas la moindre illusion. Seulement, quand les rati-chons voulurent le boucler dans leur chapelle ardente, — l'antichambre du tombeau, — il la trouva mauvaise.

Très calme, Angiolillo répondit aux jésuites qu'il n'avait rien à foutre en chapelle, qu'il avait ses aises dans sa cellule et que c'était bien le moins que la frocaille, après l'avoir cramponné pire qu'une horde de morpions, lui fiche la paix pendant ses dernières vingt-quatre heures.

Comme, malgré tout, un des maudits rati-chons continuait à le bassiner, voulant qu'il se repente, Angiolillo lui intima d'y mettre un bouchon: « Du moment que vous ne pouvez pas me faire sortir de la prison, fichez-moi la paix. Je m'arrangerai avec Dieu. »

Après avoir envoyé à la balançoire toute l'engeance cléricochonne, Angiolillo attendit, sans s'émotionner, que l'heure fatidique sonne.

Il bouffa de bon appétit, roupilla tranquille et, le vendredi matin, s'éveilla d'excellente humeur. A huit heures, il cassa la croûte, aussi joyeusement que s'il avait eu un demi-siècle de vie sur la planche.

Un peu après, on lui apporta une lettre de sa mère à laquelle il répondit illico.

Puis, comme l'heure approchait, les jésuites firent une dernière tentative: le pauvre gas en fut quitte pour les envoyer paître une fois de plus.

Ensuite, le bourreau s'amena et ce fut l'occasion de nouvelles simagrées: il est d'usage, en Espagne, qu'avant de porter la main sur le condamné à mort, le bourreau s'agenouille à ses pieds et lui demande pardon du mal qu'il va lui faire.

Angiolillo, un peu épaté par cette farce qu'il n'avait probablement pas prévue à eu quelques secondes d'hésitation, ne sachant comment accueillir la supplication du bourreau. Il lui a tout de même pardonné et donné l'accolade, — tenant compte qu'il n'est qu'un instrument, — mais en lui faisant pourtant observer qu'il aurait pu prendre un métier moins hideux.

Après quoi, le bourreau a commencé son sale turbin: il a sorti la robe de bure avec ceinture de corde que doivent revêtir les condamnés, ainsi que le bonnet carré, barriolé d'une grande croix.

Angiolillo ne voulait rien savoir d'un tel déguisement, — objectant qu'il allait à la mort et non à la mascarade. Mais, le bourreau lui ayant expliqué que cette tenue était de rigueur, le condamné a attrapé la robe et, sans le secours de personne, s'en est affublé. Il s'est ensuite laissé ligotter les mains et, sans le moindre tressaillement, il s'est mis en route, d'un pas ferme, sans avoir besoin de soutien, est arrivé au pied de l'échafaud.

Comme les bandits de la haute avaient le trac que le populo n'intervienne et ne manifeste sa haine contre les grosses légumes, la hideuse mécanique avait été dressée dans l'intérieur de la prison. Seulement, pour que l'exécution soit visible, l'échafaud se dressait au-dessus des murs et il fallait grimper vingt-quatre marches pour arriver à la plate-forme.

Cette escalade, Angiolillo l'a accomplie de son pas allègre, sans l'aide du bourreau. Et, toujours crâne, sans que son visage trahisse la plus mince émotion, il est allé s'asseoir sur le banc du garrot.

Les juges lui avaient seriné qu'il ne tente pas de parler, car on lui couperait la chique, afin que le populo amoncelé autour de la prison, pour relâcher le spectacle lugubre, n'emporte pas dans son cœur ses paroles de malédiction pour les riches et d'espoir de meilleure vie pour le pauvre monde.

Pourtant, comme Angiolillo insista pour dire un mot, rien qu'un mot, trois syllabes!... On lui accorda.

Alors, d'une voix sonore, qui porta au loin, il clama cet unique mot:

GERMINAL!

Accolé au poteau du garrot, Angiolillo perçut alors l'avenir: il vit ses aspirations réalisées! La terre, fécondée de sang viril, avait cessé d'enfanter des monstres; les hommes ayant oublié la haine vivaient côte à côte, sans peiner terriblement comme au temps passé... L'Autorité, germe infâme de tous les maux, avait été extirpée et de la boule ronde rayonnait la joie et l'amour....

Tous les espagnols qui entendirent la clameur de ces trois syllabes: *Germinal!*... en comprirent-ils le sens?

Peut-être pas exactement. Mais, d'instinct, ils devinèrent que c'était un appel à l'avenir, une affirmation qu'un monde meilleur fera bientôt place à la monstrueuse société actuelle.

Le garrot attendait sa proie!...

Angiolillo s'assit sur le banc, le bourreau lui attacha les genoux et les bras, puis lui passa la cravate de fer; mais quand il voulut lui couvrir le visage, la victime refusa, — et c'est souriant et placide qu'Angiolillo attendit le tour de vis!

L'exécuteur tourna la manivelle! Les os du supplicé craquèrent, son corps eut un soubresaut et sa tête s'affaissa....

Angiolillo avait rejoint Canovas dans le néant!

Jusqu'au soir, dominant la plaine, son corps resta exposé et le soleil caressa celui qui avait été un homme!

## Toujours l'Inquisition!

Les héritiers de Torquemada ne désarment pas! De partout ont beau s'élever les protestations et les clameurs d'indignation, les bourreaux espagnols n'en continuent pas moins leur œuvre sanguinaire.

Dimanche dernier, à Londres, à Trafalgar-Square, y a eu un grand meeting où dix mille

bons bougres sont venus huer et flétrir les monstres d'Espagne.

Le meeting était emmanché par le « Comité des Atrocités espagnoles » avec le concours d'une foultitude de riches fieux, appartenant aux diverses opinions sociales.

Entre autres orateurs, y a eu Teresa Claramunt, une riche copine qu'on a surnommé la Louise Michel espagnole et qui vient de moisir un an dans les cachots de Montjuich.

A la fin du meeting, selon la coutume anglaise, il a été donné lecture d'une résolution reconnaissant l'infamie du gouvernement espagnol et invitant tous ceux qui ont du cœur au ventre à protester au nom de la civilisation. Et, sur les dix mille assistants, y a eu juste douze mains pour repousser cette protestation.

Douze jean-foutre, ou mieux, douze roussins!

—0—

Mais foutre, comme je viens de le dire, ce n'est pas ces clameurs d'indignation qui estomaquent les inquisiteurs.

Au contraire, la rage de se voir démasqués les rend encore plus crapuleux!

Les camaros savent que, au moment de l'exécution de Canovas, 120 malheureux innocents, que le Conseil de guerre et le Conseil supérieur de Madrid ont acquitté deux fois, se trouvaient encore embastillés à Montjuich. Les inquisiteurs renaudaient d'être obligés de les relâcher; aussi, ils cherchaient toutes sortes de prétextes pour retarder leur libération.

Maintenant, parce que Canovas est mort, ils n'ont plus besoin de prétexte!

Les bandits ont resserré leurs griffes et ils gardent ces 120 malheureux innocents.

Plus crapuleux encore: à Barcelone, les arrestations continuent, — ces jours derniers, y en a eu plus de deux cents, — opérées sous prétexte de complicité avec Angiolillo.

Les monstres regrettent d'avoir conduit à la frontière une partie des innocents du grand procès de Montjuich et, ne pouvant leur refiche le grappin dessus, ils se rabattent sur les amis et les parents des bannis, qu'ils embastillent à l'aveuglette.

—0—

Et, y a pas qu'en Espagne que les héritiers de Torquemada aonnent libre carrière à leurs vacheries.

A Cuba, c'est kif-kif!

La nièce du président de la république cubaine, Mlle Evangelina Cisneros — qu'on ne peut fichre pas accuser d'être anarchote! — a été arrêtée sous l'inculpation de complicité dans la rébellion et le conseil de guerre lui a administré 20 de travaux forcés qu'on va l'expédier tirer au bagne de Centa, en Afrique.

Cette nouvelle scélératresse des inquisiteurs a foutu le populo des Etats-Unis dans une rage folle, et aussi les dirigeants. A tel point qu'il est fortement question de museler les hideuses crapules d'Espagne.

Les Américains parlent de foutre les Espagnols hors de Cuba...

La mesure est évidemment insuffisante!

## Feliskoff en balade

Toute la semaine, les quotidiens bien pensants — torchons à fesses de moujicks — nous ont soulé de leurs bafouillages.

Ils se sont fendus d'une débauche d'inepties et d'une orgie d'insanités!

Et, tout ça, à propos de la baguenaude en Russie de Sa Tannerie Feliskoff, président de la Répugnante Française. C'est d'ailleurs pas le premier venu, le birbe: il est de famille royale, — son beau-père ayant royalement mis à l'ombre les pépètes d'un tas de jobards, et ayant joué de la fille de l'air... à temps pour éviter d'aller se laver les pieds.

Mais, laissons l'ancêtre de côté!

Occupons-nous rien que du Feliskoff: actuellement, il trinque avec le tsar, suce la pomme à la tsarine.

Hein, c'est ça qui va faire baisser le bricheton et foutra du beurre dans les épinards, — de ceux qui ont des épinards!

Y a que les chieurs d'encre des torchons franco-russes qui vont y trouver du bénéf: dame! toute la pommade russofolle qu'ils servent à leurs lecteurs leur sera payée. Aussi, faut les entendre: « Parisiens, qu'ils havent, pavoisez et vive la semaine russe! »

Pavoisez! Avec quoi?

En arborant le drapeau noir de la misère?... Si c'est celui-là que les jean-foutre tiennent

à voir arborer, y a mèche de les contenter, — trop même, nom de dieu!

Y a plus d'un prolo qui, le soir, en radinant à sa pauvre pièle, se fait rembarrer par sa ménagère quand il lui serine les réjouissances russes : « Felisque est à Péterhof, il a bouloté avec Nicolas, un type pas fier; ils ont mangé du veau et de la salade... »

— Fous-moi la paix avec tes rois, tu sais bien que le pain vaut 19 sous les quatre livres. Il te faudra voir à moins fumer cette semaine!

Si c'est à une pantoufle que la ménagère coupe ainsi le sifflet, le couillon baisse le nez et se contente de ruminer que, grâce à l'alliance franco-russe, les français seront « les plus forts... »

Pauvre andouille, la belle jambe que ça te fait!

—o—

Et, pendant ce temps-là, ce bougre de Feliskoff se taille une une chouette réclame, — et c'est fichre pas dans de la peau de vache!

Au départ de Paris, pour s'aguerrir aux pétarades d'artillerie, il avait commandé qu'on fasse esclaffer une fusée, — à trois pour un sou, au bazar.

Le Tanneur à la manque n'a pas eu de veine : il a raté son effet! Il était déjà remisé dans le fourgon franco-russe quand la pétarade s'est accomplie.

L'artificier était en retard!

Sûle coup pour la fanfare : Felisque n'a pu prouver à la galerie que, de derrière son monoele, il savait reluquer le danger en face.

—o—

Mais, bouffre! où ça a changé d'antienne, où Feliskoff a eu la cacade — parce qu'il ne savait pas de quoi il retournait et parce que ça avait l'air d'être sérieux — c'est quand un des bateaux qui l'escortaient, le *Bruic*, a fait un bruit formidable.

Ce navire, un des plus baths de la flotte française, — ce qui donne une sacrée idée des autres! — une fois en pleine mer n'a plus voulu en foutre une secousse.

Tout par un coup, — pendant que notre monarque songeait à la couleur des chaussettes qu'il enfilerait pour son débarquement à Cronstadt, — voilà qu'un des cylindres de la bécané du *Bruic*, éclatait avec un bruit de canon.

Et, tandis que Felisque — avec une trouille carabinée, — continuait son voyage sur le *Pothuau*, le *Bruic* radinait à Dunkerque.

Cette microche ne se serait pas produite si, au lieu de s'entêter à faire naviguer les cuirassés de la flotte — qui n'ont d'ailleurs pas été construits pour ça, — les matadors de la marine les avaient embarqués sur le chemin de fer et expédiés à Pétersbourg, par l'express.

De la sorte, sans avaros, les bateaux seraient arrivés à bon port!

—o—

Enfin, cahin caha, le Tanneur à la manque a continué sa navigation.

Il a débarqué!

Les quotidiens ne nous disent pas si, dans les rues de Pétersbourg, sa venue a été colportée par les cris caractéristiques :

— A la barque!... A la barque!...

— Ils arrivent!... Tout frais, tout laités!...

— A la morue!... la belle morue!...

Les cris de la rue sont affaires de mœurs.

Il est certain que Feliskoff qui, en France, a eu beau traîner ses guêtres aux quatre coins du patelin, sans rencontrer d'autres acclamations que celles des brigades policières chargées de veiller sur son cuir, pourra croire, en Russie que les gueuleries d'allégresse qui lui crèveront les oreilles ne sont pas de commande. Il n'aura pas le temps de reluquer les fioles des moujicks pour se rendre compte de la quantité de roussins mobilisés pour lui faire la fête.

Par exemple, les quotidiens qui débitent les récits de toute cette mascarade deviennent de plus en plus cramponnants.

Faut les entendre!

Il paraît que nous assistons à l'accouchement de quelque chose de tout à fait espatrouillant : « l'union des deux nations sœurs... »

Ah oui, c'est le cas de le dire : Et ta sœur?

Mais, le pain rasherit toujours!

C'est vrai que, comme le conseillait Madame de Lamballe : le populo peut se rabattre sur la brioche.

Et puis, après? Que peut foutre le prix du pain, à Felisque et à Nicolas?

C'est pas leurs oignons!

Parlez-leur « chair à canon, masturbation des peuples, ratissage d'impôts, invasion de pays lointains... » Voilà qui les botte!

Ils font leur métier.

Tant pis pour nous!

Quant au populo de France puisqu'il est crétinisé au point de ne pas voir qu'on se fout de sa fiole;

Au point qu'il ne se rend pas compte que — sous prétexte de paix à maintenir — ses maîtres ne songent qu'à lui faire la guerre,

C'est-à-dire à le plumer jusqu'à la gauche et à lui serrer le kiki au besoin,

Y a qu'à maudire sa gnolerie!

Et, les camaros, si un trou du cul vous entreprend sur les fêtes russes en l'honneur de Fèkoff, vous vantant la beauté de cette fumisterie, répondez-lui gentiment :

— T'as raison l'ami, c'est très beau, ... très beau!... Tellement beau que le pain augmente toujours!



### Chambardement aux Etats-Unis

Depuis plus de six semaines, y a aux Etats-Unis une grève gigantesque de mineurs : plus de 200.000 gueules noires ont plaqué le turbin et, sorties des puits, font de la rouspétance.

Nous autres français, qui sommes de gros malins, — chacun sait ça! — nous nous préoccupons bougrement peu de ce qui se passe en dehors de notre patelin.

Aussi c'est tout juste si nous savons qu'aux Etats-Unis y a une grève de mineurs.

C'est pourtant sérieux, nom d'un foutre! Et ça devrait nous intéresser et nous passionner.

D'autant plus que, là-bas, les grèves ont un autre caractère que celles d'Europe, — et surtout de France.

En Amérique, une grève est presque toujours un chapitre de la guerre sociale : en peu de temps, la lutte y devient ardente et, ce n'est pas en se roulant les pouces, que les prolots tiennent tête aux capitalos.

Certes, les idées des prolots américains sont peut-être moins bien formulées que les nôtres. Les gas ont moins pioché la théorie, — par contre, pour la pratique, à eux le pompon!

Ainsi, quand des grévistes ont besoin de se déplacer, soit qu'ils veuillent aller faire cesser le turbin dans un district voisin soit qu'ils aient envie de faire une manifestation, comme les distances sont passablement longues, ils ne sont pas assez poires pour se baguenauder à pincés.

Ils s'en vont tout de go dans une dans une gare, guignent un train en partance, le prennent d'assaut, expliquent au mécanicien où ils ont l'intention d'aller et : « Chauffé, vapeur!... » faut les y conduire dar-dar.

A l'œil, comme de juste!

Si le chef de gare a l'air de faire la gueule, on le boucle gentiment dans sa turne, ou, au besoin, s'il braille trop, on lui ferme le bec, en lui détachant une châtaigne sur le museau.

Ce système de voyager au grand œil est d'ailleurs tout à fait passé dans les mœurs : c'est ainsi que les sans-turbin d'Amérique trimardent d'un bout à l'autre des Etats-Unis.

« Plus souvent, qu'ils iraient à pied! Ah non, alors!... Ils ne sont pas de la race des escarots. »

Pas plus tard que l'autre dimanche, dans un patelin qui s'appelle Linton (dans l'Indiana) 80 gueules noires sont emparees d'un train et se sont fait conduire à Evansville où des fausses-couches travaillaient encore.

Et elles ne sont foutrepas les seules à avoir opéré ainsi!

—o—

Une autre caractéristique de cette faramineuse grève, c'est la part active qu'y prennent les femmes : au lieu de cramponner leurs hommes pour les ramener au travail, — comme ça se voit trop souvent! — les bonnes bougresses, au contraire, poussent ferme à la grève et à la résistance acharnée.

Ca c'est rupin!

S'il y avait un peu partout des copines ayant ce tempérament, les capitalos ne feraient pas tant les malins.

L'une des bonnes bougresses les plus énergiques, c'est Mme Mary Jones. Voici quelques becquets d'une jaspinée, que j'emprunte à la *Tribune Libre* et qu'elle a dégoisé, y a une quinzaine, dans un « camp » de grévistes près de Turtle Creek, où étaient massés plus de 8.000 mineurs :

« Je dois vous appeler par votre véritable

« nom, compagnons d'esclavage. C'est une « grande satisfaction de voir une paisible réunion comme celle-ci. Le travailleur américain se soulève dans toute sa force pour « obtenir des meilleures conditions pour « l'homme et la femme. Le travailleur cons- « truit des châteaux, des prisons et des mai- « sons de charité. Il arrache, des entrailles de « la terre, l'aisance pour les habitants des « châteaux et se mure dans les prisons et la « pauvreté. Vous avez écouté les poiticiens « qui, mieux que vos femmes, vous ont caressé « avant les élections. Mais après les élections « vous n'avez plus que les reproches de vos « femmes, car les politiciens ne s'occupent « plus de vous jusqu'aux prochaines élections. « Si vous aviez été des hommes, vos femmes « et vos enfants ne seraient pas en haillons. « Dans cet âge de prétendue civilisation, les « chiens des riches sont mieux soignés que vos « enfants. Les hommes votent pour se mainte- « nir dans la misère. La femme d'aujourd'hui « est avec vous pour relever vos femmes et vos « enfants. S'il faut se battre nous serons avec « vous jusqu'au bout. Si vous perdez, nous « perdrons! Si vous gagnez, les femmes aussi « bien que les hommes en profiteront. Faudrait- « il pour cela avoir recours à toutes les forces « organisées, nous paralyserons les indus- « tries du monde entier, et nous forcerons le « capital à s'agenouiller devant le travail. « N'ayez pas de faiblesse parce que vous êtes « affamés. Après cette victoire nul n'aura plus « faim. La République Coopérative sera bien- « tôt un fait accompli. »

Ce camp où Mary Jones a pris la parole, baptisé le *Camp de la Détermination*, a été installé près de Turtle Creek, un patelin où règne un des plus salauds exploiters de là-bas : le nommé De Armit.

Ces camps sont un fourbi qui va dérouter plus d'un bon bougre de par chez nous.

C'est tellement en dehors de notre routine et de nos mesquineries!

Et pourtant, si nous avions le sens des situations, nous comprendrions que c'est seulement en brisant toutes nos relations avec la société capitaliste qu'on s'affirme révolutionnaire.

Ces camps ne sont d'ailleurs pas d'invention américaine. On pourrait dire qu'ils sont un des éléments nécessaires à un grabuge sérieux :

En 1792, époque où les Français n'étaient pas des fausses-couches, il fut question de créer un camp sous Paris... C'était à peu près le même truc qu'aux Etats-Unis actuellement.

Alors, des quatre coins de la France, en trimardant, s'amènèrent vers Paris, des bandes de fistons déjures.

La plus célèbre de ces bandes fut celle des Marseillais; tout le long de la route, les gas clamaient une chanson de feu et de sang, toute vibrante de révolte qui, à l'époque, remuait les moelles des plus foireux. Ils ont d'ailleurs laissé leur nom à cette goulante : on l'a baptisée la « Marseillaise ».

Quand ces bandes se trouvèrent concentrées à Paris, c'en fut fait de la royauté : au 10 août, les Parisiens, aidés des trimardeurs provinciaux, firent le siège des Tuileries, s'en emparèrent et détronèrent Louis Capet.

Depuis lors, il a roulé beaucoup d'eau sous les ponts... et pas mal de sang de navet dans nos veines!

Aussi, chez nous, c'en est fini de la tradition révolutionnaire! Bien mieux, quand elle montre sa crête aux Etats-Unis, nous sommes tellement désorientés que nous reluquons le spectacle sans rien comprendre.

Nous faisons l'effet de tortues reluquant une bicyclette.

Pauvres de nous!

—o—

Au camp de Turtle Creek s'amènent en processionnant des foulittudes de bons bougres qui y viennent passer là quelques heures, prendre un bain d'énergie, au contact des gas d'attaque qui y fourmillent et écouter les orateurs qui jaspinent tour à tour.

Le soir de la journée où Mme Mary Jones prononça le discours résumé plus haut, à peu près 10.000 bons bougres des environs de Pittsburg s'amènèrent au camp et, de là, en une procession faramineuse, tous en chœur allèrent manifester dans les rues de Turtle Creek.

Le maire de la ville se fendit d'un pallas rupinskoff, gueulant ferme après la police.

Avant de s'en retourner, chacun dans sa chaudière, des collectes furent faites pour aider au boulotage des gas campés : en un clin d'œil 350 dollars furent récoltés (1750 francs). Et ce ne fut pas tout : quantité de bons lieux promirent d'expédier des provisions de toute sorte.

Et, ce qu'il y a de bath, c'est que, dans tou-

tes ces manifestances, toujours les femmes se sont décarcassées ferme : tenaces et infatigables.

Le lendemain de cette gigantesque manifestation, toujours à Turtle Creek, il y eut une autre parade où figuraient une cinquantaine de fillettes de mineurs de chez De Armit et une kyrielle de bonnes bougresses suivaient, ayant arboré, comme signe de leur misère, des sacs de farine vides.

Et les copines ne s'endorment pas sur le rôti : elles s'en vont hardiment, dans les parages où on travaille encore et y fomentent la grève ; elles s'adressent aux hommes, leur faisant honte d'être feignasses ; puis, elles entreprennent les femmes, leur expliquant que la rouspétance les sauvera de la misère lente, de l'anémie qui les ronge.

— 0 —

Certes, après avoir montré l'ardeur batailleuse des américains, y aurait méche de chiner la mesquinerie de leurs exigences : tout ce fouan n'a d'autre but que de décrocher quelques réformes.

C'est se donner bougrement de mouvement pour un mince résultat !

Qu'importe ! Le mouvement c'est la vie, — et vivre la chose principale.

Evidemment, il vaudrait mieux que les mineurs soient plus dessalés : qu'ils conçoivent la nécessité de l'expropriation capitaliste...

Ils n'en sont malheureusement pas là ! Tout ce qu'ils voient de plus audacieux, c'est cette « république coopérative » dont a parlé Mme Mary Jones et qui n'est qu'une énorme colonie à peu près communiste, qu'on cherche à fonder à l'ouest des Etats-Unis.

— 0 —

Quoi qu'il en soit des aspirations des bons bougres américains, la gigantesque grève des mineurs de la Pensylvanie pourrait bien, d'ici peu, s'aggraver encore et virer en plein à la guerre sociale.

En effet, les Unions de métiers sont convoquées à une conférence qui aura lieu à Saint-Louis à la fin d'août. On y discutera l'utilité d'une grève générale immédiate des prolos des chemins de fer et aussi de presque toutes les industries, pour forcer les proprios des mines de charbon à accepter les réclamations des gueules noires.

Ainsi, cette formidable grève — qui, si elle aboutit, — sera la plus faramineuse qu'on ait encore vu, sera une grève de solidarité.

Les gas ne réclameront pas pour eux-mêmes, mais pour des copains.

Ca, c'est bougrement hurf !

Un populo qui a assez de moelle pour s'élever à une telle hauteur prouve un sacré tempérament et, y a pas, on peut l'affirmer : il a du vent dans les voiles !

Son énergie lui prépare un riche avenir : quand des gas sont aussi chouetteusement rouspéteurs, y a pas à craindre pour leur peau, — ils ne se laisseront foutre pas bouffer vivants par les capitalos !

## Le Château de la Navette

C'est le nom que les prolos de la Somme donnent à la turne galbeuse où le marquis de Carabas vient se reposer de son turbin de fabricant de lois.

Les bons bougres connaissent ce grand *saigneur* de pauvre monde.

J'ai déjà eu l'occasion de le passer un tantinet à l'astique.

Le château de la Navette !

Nom de baptême symbolique qui dit amplement que si le birbe se fait du lard aujourd'hui c'est parce que ses prolos ont poussé la navette tant et plus.

Et pour le mossieu qui s'y pavane, le château n'est pas trop beau, — il ne l'est même pas suffisamment !

Dam, pour servir de nid à un fabricant de lois, rien n'est trop chouette.

C'est qu'aussi le métier est dur : prendre une loi en projet, — comme qui dirait un fœtus, — la fiche en chantier, la polir et la repolir à tire-larigot, jusqu'à ce qu'elle ait acquis l'aspect d'une couleuvre, afin que le populo l'avale sans grimaces,

C'est un foutu turbin !

Ça vaut bien 25 balles par jour.

Si vous en doutez, interrogez le premier

bouffe-galette venu : il vous expliquera que sa besogne est plus cotonneuse que de labourer la terre, battre le fer ou fiche des semelles à une paire de croquenots.

Aussi, tandis que le gniaff, le forgeron et le cul-terreux peuvent se suffire en bouffant des patates, lichant du sirop de grenouilles et roupillant dans une sale mesure, il n'en va pas pareil d'un bouffe-galette :

Il lui faut des bons gigots, du piccolo velouté et une turne princière.

Kif-kif le château de la navette !

— 0 —

Et voici la saison où le marquis de Carabas fera la navette entre Paris, son château, ses usines... : il ne dédaignera même pas de s'acquiescer avec ses prolos.

En effet, il est temps de songer à la réélection..., c'est pour l'an prochain !

Voulez-vous, les bons bougres, que je vous dégoise les boniments qu'il vous servira ?

Après vous avoir attroupés dans une salle, voici quelle sera sa ritournelle :

« Citoyens, vous me connaissez tous. Je suis un enfant du pays, un travailleur comme vous. Un humble prolo !... Ma mère était servante ; mon père, petit marchand de toile, parcourait les communes des environs. Moi-même, dès l'enfance, j'ai turbiné dur. La fortune m'a fait risette et, au lieu de gaspiller mes bénéfices en folles dépenses, comme tant d'autres, j'ai employé mon pognon à construire de nouvelles usines. J'en ai couvert le pays !... Et je puis maintenant, avec un légitime orgueil, dire que j'offre du travail à tous mes concitoyens... Et patati et patata... Liberté, Alsace-Lorraine, fraternité, macaroni et grands principes... Pommes de terre pour vous et biftecks pour ma gueule... Nous sommes tous frères. Vive la république ! »

Et ce que les couillons applaudiront à cette ragougnasse ! Les oreilles m'en tintent, rien que d'y penser.

Sur ce, en rang d'oignons, en bons esclaves, les gobeurs n'auront plus qu'à aller fourrer dans la tinette électorale un torché-cul au nom du marquis de Carabas.

Et ils ne rateront pas, cré pétard !

— 0 —

Or, savez-vous ? Si, le père Peinard assistait à la réunion, il riverait son clou au grand singe :

« Ohé, le fier-à-bras, qu'il lui gueulerait, tous tes boniments sont de la blague ! Ta mère a pu être servante... Et puis après?... Tous, tant que nous sommes, riches et pauvres, nous sommes petits cousins : à une époque plus ou moins éloignée les ancêtres de Rothschild et des empereurs étaient des pauvres purées comme moi et d'autres. Donc, quoi qu'aient été tes paternels, ça ne t'empêche pas d'être un sale bourgeois, dont le cœur ne vibre que pour la pièce de cent sous. Aujourd'hui, tu n'as qu'un trac : c'est que le populo réclame sa part, — que tu as empochée ! Si tu as beaucoup d'usines, c'est preuve que tu as beaucoup exploité : tu étais pauvre, d'autres prolos l'étaient aussi. — eux le sont restés, et tu t'es enrichi, pourquoi ? Parce que, tu as trouvé le joint pour les faire travailler à ton compte et accaparer une part de leur production.

« Et voilà comment le travail qui les laisse bougrement misérables t'a tant enrichi.

« Ils ont usé leur existence à tisser de la toile et leurs loupis n'ont pas une chemise à se fiche sur le dos.

« Ils perchent dans des taudis et, là-haut, sur la colline, se dresse orgueilleusement le palais que tes esclaves ont baptisé le « Château de la Navette ! »

« C'est qu'en effet, chaque coup de navette lancé dans tes usines a apporté une pierre aux murs de ta turne et c'est avec les larmes des malheureux qu'on a gâché le mortier !

« Et, as-tu fait le total des aiguillées que doivent tirer les pauvres bougresses qui te fabriquent des sacs à huit sous la vingtaine?... Ce qui leur permet de gagner quinze sous après une journée d'esquintement.

« Si, au lieu de faire travailler les autres à ton bénéfice tu avais dû bûcher toi-même, combien aurait-il fallu que tu tisses de mètres de toile ou que tu courses de sacs pour réaliser ton immense fortune ?

« Tâche donc de faire l'addition !

« Y a pas : ce que tu possèdes est au delà des limites du travail humain : tu t'es engraisé de la part que tu as retranchée aux prolos.

« Et maintenant, ces pauvres bougres que tu

pelotes, à qui tu viens passer la main dans les cheveux, voici en résumé, ce qu'est leur vie :

« Ils ne sont pas libres d'aller chercher mieux ailleurs, car tes usines couvrent le patelin, — d'ailleurs tous les capitalos sont de même farine, — ils doivent donc se soumettre ou crever... Ils se soumettent ! C'est là la *liberté* !

« Vous travaillez ensemble, dis-tu ? Or, en trente ans, tu as récolté des millions et eux n'ont même pas assez de pain pour fiche à bouffer à leur marmaille. Voilà l'*égalité* !

« Pour t'enrichir, tu les saignes à blanc, tu les plumes tant et plus et, quand ils sont vieux, tu les envoies crever le long des routes. C'est la *fraternité* !

« Donc, ferme ton plomb !

« La devise républicaine est un mensonge.

« Et il en sera ainsi tant qu'on ne se sera pas attelé — avec une belle trique — à l'époussetage sérieux de la garce de société actuelle, afin que, cette besogne faite, chacun ait les coudées franches et que tout le monde puisse bouffer à sa faim. »

Et je vous l'assure, les bons bougres, si le marquis de Carabas entendait ce jaspinage démoucheté, son pif s'allongerait tant qu'on pourrait y faire une boucle.



Nous voici logés à vilaine enseigne ! Les trois quarts et demi des campluchards n'auront pas de pain pour la moitié de l'année : fermiers, métayers, petits cultivateurs, paysans qui se sont rossés du premier janvier à la Saint-Sylvestre, l'auront fait pour la peau. Après les prélèvements léonins des gros matadors, des usuriers, du percepteur, que leur restera-t-il à se fiche sous la dent ?

Quant au piccolo, c'est du pareil au même. A cause de ce cochon de blak-rot va falloir retourner à la piquette de raisins secs pour se rincer la gargamelle.

Quoi foutre, mille dieux, en présence de cette pénurie ? Serrer sa ceinture d'un cran ? Ou bien planter là la charue et fiche le camp en des patelins meilleurs ?

L'émigration, la fuite en Afrique, aux Amériques, est-ce bien là une solution de ce nom de dieu de problème que niait le jean-foutre Gambetta et qui s'appelle la *question sociale* ?

Y en a qui disent que oui ! Mais, foutre, c'est pas la crème des bons fieux ceux qui en pincent pour ce sacré fourbi.

Il y a d'abord le grand Victor Hugo, un poète rupin à ce qu'il paraît, qui donnait en partage aux travailleurs mécontents, les immenses solitudes du continent noir et les pampas de l'Amérique : « Vous vous plaignez, et c'est pas de luxe ! qu'il dégoisait aux prolos. Allez donc prendre ces immenses et fertiles terrains, cultivez-les, nul ne saurait s'y opposer... »

Un autre merle qui en tenait aussi rudement pour le transbahutement des travailleurs dans les lointains parages, c'est le chocolatier Menier.

L'empoté Félix Faure qui, à l'heure actuelle, maquillé en roi, s'en est allé rendre visite à son cousin Nicolas, préconise aussi les voyages de la jeunesse en pays étrangers.

Et quantité de charognards emboîtent le pas à ces trois jean-fesses !

Le raisonnement qu'ils se font est bien simple : « Les prolos deviennent de jour en jour « moins maniables, les fortes têtes pullulent. « D'un autre côté les produits ne s'écoulent pas, « les crises et le chômage se succèdent, pas « méche de digérer en toute tranquillité.

« Une bonne saignée comme celle d'il y a « un quart de siècle ne ferait pas mal dans le « paysage, ça nous débarrasserait gentiment du « trop plein et des fortes têtes. Mais, c'est sca- « breux en diable la guerre ! A cause de ces « satanés anarchos y a pas moyen de se lancer. « Avec leur bondieu d'internationalisme, ils « nous tiennent sempiternellement sur le qui- « vive et nous sommes forcés de leur opposer « l'internationalisme des rois.

« Si nous partions en guerre, ils seraient « foutus de faire dévier le mouvement en « guerre sociale et, fichtre, l'omelette d'intes- « tins, la fricassée de cervelles, la marmelade « de membres humains pourrait se faire à no- « tre détriment.

« C'est vrai que nous rabattons sur les expé-

« ditions coloniales. Le Dahomey, Madagascar, l'Abysinie, Cuba, les Philippines, le Soudan... où la peste, le choléra, la fièvre jaune secondent puissamment les balles ennemies. « Dans une certaine mesure ça supplée à la grande tuerie que nous avions rêvée.

« Mais c'est pas suffisant, nom de dieu ! « Qu'est Madagascar ou à peine une petite dizaine de mille de troubadés ont laissé leur carcasse quand il y a tant de bras inoccupés et tant de mécontents qui rechignent ?

« Nous avons bien casé une foultitude de ces non satisfaits dans des emplois inutiles. Nous sommes bien arrivés à ce résultat que les feignasses abondent en Europe, pire qu'une légion de sauterelles.

« Eh bien, nom d'un pet, ça ne suffit pas, nous ne sommes pas encore tranquilles !

« Favorisons donc l'émigration ! A tous ceux qui pâtissent par chez nous et qui tirent la queue du diable à la lui arracher, tendons l'hameçon d'une vie facile et aisée de l'autre côté de la grande tasse... »

Voilà, en gros et en détail, la ruminade des chameaux.

Sans trop prendre les choses au tragique, il faut voir tout ce qu'il y a de crapuleusement machiavélique dans ce calcul des cervelles bourgeoises et se garer comme d'une mauvaise fièvre de donner dans le panneau.

Aujourd'hui les diverses puissances d'Europe ont circonscrit l'Afrique de leurs colonies. La France tient l'Algérie et la Tunisie au nord, le Sénégal, le Soudan, le Dahomey, le Congo, le Gabon à l'ouest et à l'est Obock sans compter la grande île malgache et une tapée d'autres qui l'avoisinent.

L'Allemagne a aussi des Hinterland à droite et à gauche, le roi Léopold son Congo, l'Espagne Ceuta et Madère et, que sais-je plus, les Portugais — qui sont pas toujours gais — des lambeaux par ci par là au Congo et au Mozambique.

Les italiens voulaient avaler toute l'Ethiopie... mais, foutre, deux ou trois tatouilles des abyssins les ont fait battre en retraite et ils sont désormais cantonnés sur la côte.

Quant aux anglaises, les plus dévorants des fauves colonisateurs, ils ont fichu leurs pattes croches sur l'Égypte, le Cap, et espèrent avant peu tenir tous les pays intermédiaires.

J'en passe sûrement n'étant pas ferré à glace sur la géographie. Pour finir, que les camarades sachent que ces chamelles de puissances, non contentes des patelins où elles ont pu foutre le grappie, se sont partagées le restant de l'Afrique.

Et il y en a de la place dans ce sacré pays de moricauds. Si les jean-foutre arrivaient à leurs fins ils seraient foutus d'allonger d'un siècle la vie du capitalisme.

Il y aurait là un vaste champ ouvert à l'exploitation carabinée dont nous sommes victimes mais ce qui me console c'est que les saulards ne réussiront pas.

Leurs crapuleries puent au nez des naturels qui savent à ne pas s'y tromper de quoi il retourne : français, anglais, italiens trouvent à qui parler avec les touaregs, les soudaniens, les matabélés, les abyssins.

Et, d'autre part, le populo d'ici n'attendra pas si longtemps pour leur rogner les griffes.

— 0 —

Ne pouvant compter encore sur l'Afrique les pourvoyeurs d'émigration se sont rabattus sur l'Amérique.

Le nord s'est bondé de prolos en un demi-siècle; les forêts vierges sont tombées sous la hache; la vache noire a sillonné d'immenses espaces; des agglomérations populeuses ont surgi; des fortunes colossales se sont édifiées sur le travail et la misère des masses.

Aujourd'hui, c'est kif-kif bourriquot que dans la vieille Europe : mêmes crises, mêmes souffrances des pauvres bougres et mêmes jubulations des pleins-de-truffes.

Mais là-bas comme ici, en face du capital, se dresse la révolte, les anarchos font boule de neige.

Restait encore l'Amérique du Sud où il y avait encore tant et plus de place; c'est là que, ces dernières années, les bandits des sociétés d'émigration ont cherché à déverser les malheureux de par ici.

Ces propre-à-rien faisaient d'une pierre deux coups : ici, ils débarrassaient les richards d'un cauchemar, là-bas, ils amenaient la viande à exploitation à meilleur marché, — la baisse continue des salaires.

Les promesses les plus alléchantes étaient faites, mais foutre c'étaient des promesses de candidats et une fois là-bas, ça changeait de gamme.

Les grosses journées étaient bien petites, et les concessions de terrain n'étaient le plus souvent qu'un piège pour faire défricher le terrain et le mettre en rapport. Puis, ce résultat atteint, le pauvre colon, épuisé et ruiné, se trouvait exproprié et sa terre passait à un autre maître.

Et tous ceux qui avaient fichu le camp dans l'Argentine, au Chili, dans l'Uruguay ne tardaient pas à s'apercevoir qu'ils avaient troqué leur cheval borgne pour un aveugle.

Ceci dit je transcris pour les bons bougres quelques lignes d'une babillarde adressée par un collecto argentin, Patroni, à la *Petite Rép.*

Le type commence à mettre en garde les prolos européens contre les promesses fallacieuses des embaucheurs pour l'émigration.

« Nous souffrons, dit-il, non-seulement des crises industrielles inhérentes au système de production capitaliste mais d'une véritable crise agricole occasionnée par les ravages des sauterelles qui, en 1896, ont détruit la presque totalité de la récolte.

« Tout fait croire que l'année 1897 aura le même sort. En certaines provinces, dès le mois de juin, des nuées de sauterelles couvraient déjà le sol.

« Aussi les travailleurs quittent la campagne pour se réfugier dans les villes où déjà se sont amenés les travailleurs de l'Uruguay agité depuis six mois par la guerre civile; il y a un grand encombrement de bras et une grande diminution de salaires.

« En sens inverse, le prix des vivres, des loyers, des frusques monte toujours.

« Chaque jour, les grands transatlantiques arrivent bondés d'émigrants et la situation s'aggrave.

Un peu plus loin le collecto argentin nous donne des chiffres sur les journées et les dépenses dans la Plata :

« Le péon (manœuvre) gagne un peso soixante par jour, le peso vaut 1 fr. 65 en monnaie de France. A Buenos-Ayres les ouvriers d'art les plus payés ne touchent pas plus de trois pesos.

« La moyenne des journées est de deux pesos cinquante.

« Or, pour vivre, il faut au moins une pieza et 20 pesos par mois, la moindre chambre coûte 20 pesos et il faut au bas mot à une famille de trois personnes 36 pesos par mois, rien que pour la seule nourriture.

Viédaze, il a foutre raison le Patroni de ne pas conseiller l'émigration.

Colonisons ici, mille charognes, dussions-nous envoyer les richards coloniser dans les pampas !

Le père Barbassou.

## ACOUPS DE TRANCHET

Quelle fumisterie ! — Le pétard qui s'esclaffa, la semaine dernière, dix minutes après le départ de Feliskoff n'avait pas laissé de traces.

Tout au plus, en s'armant d'une loupe, pouvait-on reluquer sur l'enseigne du bouillon Duval, une fêlure, grosse comme un pois.

Ça resta ainsi le premier jour.

Mais, l'auteur de l'attentat, furieux de n'avoir pas laissé de traces, alla quérir une échelle, la colla contre la devanture, y grimpa et — de la main qui avait allumé le pétard — fit sauter un morceau de l'enseigne, large comme les deux mains.

Et maintenant, les traces de l'attentat sont visibles à l'œil nu..., et Puybaraud a félicité l'auteur.

Mauvais présage ! — Voici que le, dégoût de l'affreuse vie faite au populo dans la garce de société actuelle, qui pousse tant de prolos des villes au suicide, gagne les campluchards.

Dans les Vosges, à Xertigny, on a trouvé pendu un campluchard de 34 ans, Jacques Roussel.

Le pauvre bougre serinait souvent : « Ce n'est pas une existence de toujours travailler et de ne rien gagner ! »

La misère et la mort de ce pauvre bougre est une sacrée mornife administrée sur la hure qui sert de trogne à Meline-Famine, qui est député du patelin !

Y a pas quinze jours, le maudit affameur bavait à Epinal que les campluchards sont heureux kif-kif des coqs en pâté.

En voici un, — un de ses électeurs, — qui lui donne un terrible démenti !

Charcutiers militaires. — Un troubade du 100<sup>e</sup> lignard s'étant blessé à la patte fut expédié à l'hospice de Narbonne.

Les charcutiers en culotte de peau examinèrent la blessure et conclurent à l'amputation d'un doigt.

Alors, jaloux de la réputation des dentistes qui arrachent toute une mâchoire saine et ne laissent dans la gueule du patient que les chottottes gâtées, ces abrutis de charcutiers coupèrent au troubade le premier doigt venu. Comme ce n'était pas le bon, — c'est-à-dire le malade, — ils repiquèrent au truc et, cette fois, réussirent à ne pas se tromper.

Amputer un doigt sain au lieu du malade, c'est une sacrée erreur !

Mais, comme c'est un simple troufion qui en a été victime, ça ne tire pas à conséquence.

Bien au contraire, ça va leur être compté comme une action d'éclat : on va les décorer.

C'est ainsi que ça se passe à tous les degrés de l'échelle sociale : plus un crapulard fait de mistoufles et de vacheries au pauvre monde, — mieux il est gobé des richards !

## RÊVE D'AVENIR

Air : *Brin de Vie*

Sur la terre libre enfin  
Peuple qui de grands mots vains  
T'enivres ;  
Loin de vous, bourreaux moqueurs  
Qui n'avez rien dans vos cœurs  
De cuivre ;  
Sans lois, sans maîtres, sans Dieu,  
Egaux et libres au lieu  
De suivre...  
Tous, enfants, femmes, barbons,  
N'est-ce pas qu'il ferait bon  
De vivre ?

Plus d'or, plus de dirigeants !  
Le pouvoir, l'or et l'argent :  
Chimères !  
Anis et non plus rivaux,  
Nous n'aurions que des travaux  
Sommaires,  
Et partagerions, meilleurs,  
Le franc rire et les douleurs  
Amères ;  
Les femmes, cœurs triomphants,  
Seraient pour tous les enfants  
Des mères.

Les hommes, en rangs épais,  
Iraient vers l'auguste paix  
Féconde,  
Armée immense d'élus  
En marche pour le salut  
Du monde !  
Fier soleil éblouissant,  
Nouvelle lumière sans  
Seconde,  
Notre jeune humanité  
Croîtrait, mirant sa beauté  
Dans l'onde !

Hélas ! au lieu de ceci,  
Nous n'avons que des soucis,  
Des larmes ;  
La misère est notre lot ;  
Mais nous sonnons le grelot  
D'alarme  
Contre vous, les impudents,  
Puisque voir grincer mes dents  
Vous charme,  
Contre vous, tas de bandits,  
Avec nos deux poings brandis  
Pour armes !

Tes derniers jours sont comptés,  
Maudite société  
Factice :  
Hangar rongé par les rats,  
Un beau soir tu crouleras,  
Bâtisse !  
Nous ne voulons plus demain  
Qu'un seul petit être humain  
Pâtisse ;  
Mais la terre appartiendra  
Toute à tous, et ce sera  
Justice !



### Canuleries Municipales

Angoulême a la veine de posséder un marché couvert où se bazardent, chaque matin, les légumes, les fruits et autres produits.

Seulement, depuis six ou sept ans que cette halle existe, le conseil cipal n'a pas été foutu d'accoucher d'un règlement durable : il ne se passe pas de quinzaine sans qu'on remanie ce cochon de règlement !

De la sorte, les marchands n'y comprennent goutte !

Telle marchandise doit se vendre en dehors, telle autre en dedans... Puis, va te faire la-laire ! la semaine d'après c'est l'opposé.

Il résulte de ce sale fourbi que les procès-verbaux pleuvent comme grêle sur les malheureux marchands qui, la plupart, violent le règlement par ignorance. Or, à chaque coup, ça va de vingt à cent sous d'amende..., sans compter les frais.

Et maintenant, les bons bougres, vous saisissez les raisons pourquoi le conseil cipal tripatouille continuellement son cochon de règlement ?

C'est pour râfler les amendes !

Quelle dégoûtation. Et dire que le populo subit des avanies pareilles.

Oh mais, on aurait bougrement tort de croire que sa patience est un signe de gnolerie. Foutre non ! La moutarde lui monte au nez et son calme pourrait bien ne pas être éternel.

Ce qui l'enquiquine et l'empêche d'aller de l'avant, c'est souvent son ignorance : « Comment s'alignerait-on, rumine plus d'un bon fieu, s'il n'y avait plus ni riches, ni gouvernants ? »

Cré pétard, fichez-vous donc dans le ciboulot que, si mal agencée que soit la nouvelle société, elle ne pourra pas être pire que la pourriture actuelle. Y a pas méche de perdre au change !

Y a donc pas à tourner autour du pot.

### Bagnes de teinturiers

Amiens. — Il y a quatre ans, les prolos de la teinture se fichèrent en grève et, après en avoir enduré de cruelles, obtinrent une augmentation de salaires.

Ils eurent un bel atout dans les pattes : ils eurent la sympathie des négociants en tissus qui donnaient à teindre et qui trouvaient les patrons teinturiers trop exigeants avec les prolos, — ce qui avait pour résultat de pousser ceux-ci au sabotage.

Et dam, c'est seulement parce que les négociants en tissus pâtissaient de ce sabotage qu'ils trouvaient trop exploités les ouvriers teinturiers.

Aujourd'hui, c'est plus ça ! En quatre ans, une transformation s'est opérée : le négociant et le teinturier ont fait la paix et se sont associés ; un certain nombre d'entre eux cumulent les deux industries et ont, par conséquent, double profit.

Tout naturellement, la sympathie des négociants pour les ouvriers teinturiers s'est évanouie !

C'est sur le dos des pauvres gas que cette alliance s'est faite : leurs salaires ont dégringolé et ils se trouvent gros-jean comme devant. Ils turbinent en moyenne onze heures par jour et gagnent de quarante sous à trois francs cinquante.

Y a plus de tarif ! C'est suivant le caprice du singe : pour le même turbin, l'un recevra cinquante sous et un autre quatre francs..., si ça plaît au patron.

Inutile d'ajouter que l'exploitation devient effrénée ; les capitalistes ne trouvent jamais le prolo assez pressuré et pour l'emmerder jusqu'à la gauche ils augmentent salement le nombre des gardes chiourmes.

Autre binaire crapularde : au lieu d'embaucher des ouvriers, les singes prennent des tout jeunes gens à qui, pour onze heures par jour, ils fichent 13 francs par semaine.

Ça durera-t-il ?

Il serait à souhaiter que non, mille charognes ! Car si les bons bougres ne mettent pas un cran d'arrêt à ce serrage de vis, avant peu ils seront écorchés vivants.

Le malheur, c'est que le nerf manque aux pauvres exploités !

Il y a quelques jours une trentaine de pro-

los s'entendirent pour réclamer quarante sous d'augmentation par semaine. Ils devaient faire la réclamation en chœur. Mais, va te faire foutre ! Au moment d'agir, quatre seulement, eurent le cœur d'aller trouver l'exploiteur qui leur répondit : « Je ne discute pas le tarif des salaires, je donne ce qui me plaît... » et, pour preuve, il saqua illico les quatre réclameurs.

Voilà, en toute son horreur, la tyrannie du maître et la lâcheté de l'esclave.

Pour le singe, le prolo n'est pas un homme : « Tu as faim, lui dit-il, tu n'es pas mon égal, tu m'obéiras où tu ne boufferas pas ! »

Et, pour n'avoir pas voulu se soumettre, quatre fistons sont fichus à la rue.

Or, il est bien certain que si les deux douzaines de lâcheurs avaient eu l'audace d'emboîter le pas à leurs camarades, personne n'eût perdu son turbin et — peut-être même — auraient-ils obtenu satisfaction.

Est-ce triste d'avoir à seriner toujours les mêmes rengaines !

Les prolos sont tellement nombreux que, s'ils voulaient, ils feraient leurs quatre volontés.

Y aurait pas besoin ni de se jambonner, ni de s'insurger les armes à la main.

Les bons bougres sont assez nombreux pour foutre au rancard la racaille dominatrice et gouverneuse, rien qu'à coups de bonnets de coton !

### Chamaileries d'ambitieux

Reims. — Après les bisbilles des collectos de Calais, voici les chicanes des socialos à l'eau de rose de Reims :

Durozoy, qui tartinait dans le « Franc Parleur », un canard socialo de Reims — et qui ne ratait jamais une occasion de baver sur les anarchos — vient d'être fichu à la porte par Mirman.

Déjà, avant lui, son prédécesseur, Foulon, qui avait bougrement aidé à l'élection de Mirman, avait aussi été saqué.

Mirman pratique la reconnaissance envers ceux qui lui ont fait la courte échelle, d'une triste façon.

Pour ce qui est de bibi, y a pas de pet que je prenne parti pour l'un ou pour l'autre : j'assiste rigouillard à la représentation...

Et ça m'est une occasion de faire toucher du doigt aux bons bougres qui coupent encore dans les boniments politiques, qu'ils se montent le job.

La politique n'a jamais engendré que le mensonge, la jalousie, la haine, les querelles et les chicanes.

Ce qui, ces dernières semaines, est arrivé à Calais et à Reims en est une sacrée preuve.

Et c'est pourquoi les gas qui ont de la jugeotte doivent fuir la politique pire que le choléra.

### Petits Panamas !

Ajaccio. — En France, les ronds-de-cuir de l'administration ne se privent pas de tripatouiller à gogo.

Pourtant, comme l'opinion publique sans être bien puissante est tout de même canulante, les birbes ne chapardent pas autant qu'ils le voudraient.

Il n'en va plus de même en Corse, — et aussi en Algérie, — là, rien à craindre : ni pétard, ni scandale !

Aussi, mince de Panamas !

A Ajaccio, des inspecteurs — qui ont cherché la petite bête, probablement pour déloger des généraux et les remplacer par des amis à eux, — viennent de découvrir un barbotage épantant : il s'agit de chemins vicinaux.

Et il manque à l'appel, au bas mot, une centaine de mille balles.

Mais, comme entre birbes de même calibre on ne se fait pas de bobo, les inspecteurs se sont bornés à suspendre et à révoquer deux des fricoteurs pour faux et usage de faux.

Qu'un bon bougre s'avise de faire un faux..., une couillonnade ! Et il saura ce qu'il lui en cuira.

Un bon fieu, Courtois, est au bain pour avoir pris le nom de Liard, — rien que pour ça !

Seulement, le gas n'était pas employé de l'Etat, — sans quoi il s'en fut tiré sans avaros.

Pour en revenir aux fricoteurs d'Ajaccio, y a des couillons qui réclament des poursuites sévères, — espérant ainsi enrayer le mal,

Pauvres naïfs !

On a poursuivi Wilson pour le trafic des décorations, — et son commerce est toujours florissant !

Ces jours derniers, des fricoteurs à la roue vendaient des rubans violets.

Pour que toutes ces voleries, toutes ces ignominies disparaissent il faut s'en prendre aux causes. Et la cause, c'est l'autorité !

Tout type à qui on donne la puissance, — si restreinte que soit son autorité, — est pris de vertige : il se croit supérieur au commun des mortels et pour faire des épates, pour pêter plus haut que son croupion, il est vite forcé de tripatouiller.

Et il le fait sans scrupules !

Si on lui dit qu'il risque d'être paumé, il hausse les épaules. Dam, il n'est pas aveugle et se rend compte que, du petit au grand, tous ceux qui ont de l'autorité commettent des abus de pouvoir et des voleries.

A toutes ces saloperies, y a qu'un unique remède : la suppression de l'autorité — qui implique la disparition de la propriété.

Et alors, la société étant un amalgame d'hommes égaux et libres, nul ne peut voler, car nul n'est assez poire pour se laisser faire.

### Bourreau raté !

Troyes. — Les capitalistes du bain Doué et Lamotte ont trouvé le joint pour ne pas s'attirer trop la haine des prolos : ils leur ont fichu sur le râble un sacré maudit contre-coup, rosse comme trente-six charognes. Pour lors, si le sac-à-mistouffles fait des vacheries, les singes font semblant de n'y être pour rien.

C'est des birbes de la famille des Ponce-Pilate, le jugeur patelin qui, à l'occasion du procès de Jésus, inventa la pierre ponce pour se blanchir les pieds de devant.

Je disais donc que le garde-chiourme en question ne rate pas une salopise. Ainsi, actuellement, malgré qu'il n'y ait rien à fiche, il veut que les bonnetiers fassent le pied de grue devant leurs métiers, tandis qu'ils pourraient profiter du chômage pour aller respirer l'air pur de la cambrousse.

Le prolo qui ne voudrait pas se conformer à la consigne n'y couperait pas : il aurait ses huit jours !

Est-ce idiot, nom de dieu ! Voilà des trucs qui sont de la canulerie voulue ; y a pas l'excuse du travail.

Et ça se voit souvent dans la salope de société actuelle : tout y est tellement à rebours que des types s'amuse à faire des mistouffles à leurs semblables.

C'est des bourreaux ratés !

Si seulement les prolos se rendaient compte de ça et exécutaient en conséquence leurs tortureurs ?

Mais non, hélas !

Ainsi, y a pas longtemps, le sac-à-mistouffles en question s'est marié et il s'est trouvé des turbiniers pour lui faire un cadeau.

Zut alors ! Quel aplatissement !

Il est vrai, y a des bons bougres qui n'ont rien voulu casquer, — mais que ceux-là filent droit... Leur franchise leur a valu la haine du garde-chiourme.

### Chouettes initiatives

Bordeaux. — Dimanche, les calicots ont fait du bacchanal devant deux magasins qui ne se sont pas encore décidés à fermer le dimanche.

La pestaille s'est amenée et a dispersé les manifestants.

Bast, les fistons ne se laisseront pas influencer pour si peu : ils repiqueront au truc et — s'ils sont à la hauteur, — les singes baisseront pavillon.

Si seulement les commis de ces deux boîtes avaient le nez creux, par un sabotage pratiqué en douce, ils diminueraient joliment les bénéfices des exploités.

C'est si commode ! Une cliente s'amène, on lui fait très bonne mesure..., ou on la fait fuir ! Et puis, quand il y a une étoffe fragile, rien n'est plus simple que de s'y asseoir dessus pour la chiffonner et la rendre invendable.

Et ainsi de suite !

Les trucs ne manquent pas, — y a besoin que d'un peu de jugeotte de la part des exploités.

Outre les calicots, les perreux aussi se décarcassent : l'après-midi de dimanche ils ont manifesté pour décrocher la fermeture des salons de coiffure à quatre heures de l'après-midi.

Ils ne sont pas exigeants, les pauvres !

Malgré la pluie qui s'est foutue à dégoûliner comme vache qui pisse ils ont fait du fouan et quantité de patrons leur ont promis de fermer.

Eux aussi peuvent user du sabotage : qu'ils fassent assavoir aux raseurs qui viendront se faire gratter la couenne après les heures fixées qu'ils seront rasés sans s'en rendre compte et qu'ils feront des échelles dans les douilles de ceux qui viendront se faire tailler les plumes.

Mais, foutre, ce qui est indispensable, c'est

que les employés et les coiffeurs ne perdent pas de vue que la fermeture du dimanche n'est que de la gnognotte : c'est tout juste bon à se mettre en appétit!

Ils doivent tirer des plans, non seulement pour rogner l'exploitation, mais pour la supprimer radicalement.

Car, tant que la société sera divisée en deux camps : patrons et prolétaires, riches et pauvres, dirigeants et dirigés, — y aura à batailler dur et ferme!

CONFÉRENCES E. GIRAULT

Maison du Peuple, 4, impasse Pers (47, rue Ramey), série de conférences E. Girault, sur l'évolution économique et la révolution violente.

Dimanche 29 courant, à 2 h. 1/2 du soir, cinquième réunion publique.

Cinquième et dernière partie : La Révolution, ses éléments et ses moyens.

Allocution de la camarade Louise Michel.

A l'occasion de la clôture des conférences E. Girault, cette conférence sera suivie d'une grande fête familiale ou se feront entendre les camarades Paul Paillette, le chanteur Buffalo, Yon Lug, Jackson, le Père Lapurge, Mmes Jeanne Delmay, Marguerite Liéard, Mme Hélène Lemerçier et divers autres camarades.

Tous les camarades et leurs familles sont invités. Entrée : 0 fr. 50.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.

Samedi 28 courant, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par le camarade Broussouloux sur les Syndicats ouvriers devant la question sociale.

Le camarade Pelloutier n'ayant pu faire la conférence annoncée, celle-ci se trouve remise à une date ultérieure.

Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard ; chez Lille, rue Burq.

— Groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationalistes. — Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.

Causerie par un camarade.

— Dimanche 5 septembre, à 2 h. de l'après-midi, meeting au bois de Vincennes. Les camarades Boala, Robinson, Sadrin, etc. traiteront de l'Inquisition espagnole, de la patrie, du militarisme et de la religion.

Le soir, repas. Ceux qui voudraient y prendre part sont priés de se faire inscrire en versant 1 fr. 50 chez Boala, 19, rue des Trois-Bornes.

On se réunira pour le départ de midi à une heure, chez le bistrot, 19, rue des Trois-Bornes.

Ceux qui ne pourraient s'y trouver n'auront qu'à aller directement près le lac Daumesnil, à proximité de la grande rue.

— Les camarades du XII<sup>e</sup> sont invités à se réunir samedi 28 août, à 9 h., salle Bertrand, 110, avenue Daumesnil.

Ordre du jour : Organisation d'une fête familiale.

Nota. — Le groupe la Bibliothèque sociologique des travailleurs libertaires du XII<sup>e</sup> se réunira désormais tous les samedis à 9 h., même salle.

Pré-St-Gervais. — Les libertaires se réunissent tous les jeudis à 8 h. du soir, sur les fortifications près la porte Chaumont. On traitera de la propagande anti-propriétaire.

Quatre-Chemins. — Les libertaires des Quatre-Chemins se réunissent tous les samedis à la buvette libertaire, 11, rue des Ecoles, à Aubervilliers.

Levallois-Perret. — Les libertaires de Clichy et de Levallois invitent les socialistes des deux communes à venir discuter les théories libertaires, 68, rue Vallier, le lundi à 8 h. 1/2 du soir.

Les camarades qui disposent de brochures anticléricales sont priés de les apporter aux réunions.

Reims. — Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

— Tous les camarades sont invités à se réunir le samedi 28 août, à 8 h. 1/2 du soir, au Cruchon d'Or, rue de Cernay.

Causerie par un camarade, chants et poésies.

Roubaix. — Dimanche 29 courant, au brasserie libertaire, 78, rue de Nouveaux au bénéfice de « la Cravache ».

Tours. — Les libertaires se réuniront le dimanche 29 août, à 3 heures, chez Boisseau, md de vins, 27, rue de la Noue, à St Pierre-des-Corps-Extra.

On discutera de l'inquisition en Espagne et des conditions de la société actuelle et de la société féodale. Prière d'être exacts.

St-Etienne. — Salle Bouchet Hyvert, anciennement Magand, rue Paure-Belon, dimanche 29 août, à 3 h. 1/2 du soir, grande soirée familiale organisée par les libertaires de la région au bénéfice de l'Ecole libertaire.

Causerie par le compagnon Dumas sur l'Ecole libertaire.

Concert par une élite d'artistes ; grand bal ; superbe tombola.

Prix du billet : 0 fr. 30, donnant droit à l'entrée.

— Tous les camarades qui pourraient offrir des lots pour la tombola de la soirée familiale, ainsi que les artistes qui prêtent leur concours pour la soirée sont priés de se réunir le samedi 28 août, au café Mounier, place Chavanelle à 8 h. du soir.

Limoges. — Le groupe la « Jeunesse Libertaire » pensant que des balades en campagne, tout en étant récréatives, seraient d'une utile propagande, a décidé d'en faire tous les dimanches.

Les camarades désireux de connaître l'endroit où l'on doit se rendre pourront s'en informer aux camarades du groupe.

Amiens. — Tous les camarades sont invités à se réunir dimanche 29 août, à 5 h. du soir, au Cent de Piquet, faub. du Cours.

Ordre du jour : soirée familiale.

Ensuite un camarade traitera la grève générale. — Urgence.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez le bistrot, 138, cours de la République. Causerie par un camarade ; chants et poésies.

Tous les dimanches, balade de propagande à la campagne. Rendez-vous sur le rond-point à 2 h. 1/2.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent le mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

— Les jeunes camarades du centre s'étant groupés sous le titre de *Jeunesse Internationale*, en vue d'organiser des causeries au moins deux ou trois fois par semaine, ainsi qu'une bibliothèque qui sera à la disposition de tous, prient les camarades qui auraient des ouvrages disponibles de les faire parvenir au camarade Vidal, bar du Coq d'Or, rue Récollettes, Marseille.

— Soirée familiale organisée par la Jeunesse Internationaliste, le 5 septembre à 8 h. 1/2 du soir dans la grande salle de la brasserie Noailles. Concert, bal, causerie par Henri Dhorr.

— Le camarade Vidal prie les personnes qui auraient des lettres ou des communications à lui adresser de les envoyer rue de la République, passage des Folies Bergères, au bar des Vignobles.

Les copains s'y rencontrent.

Le Pile. — Le groupe les « Libertaires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études.

Un nouveau groupe est en formation à la Brasserie Libertaire. Réunion le samedi soir.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les culotter.

Montpellier. — Les camarades se réunissent tous les samedis soir à 8 h. 1/2 chez le copain Maury, au Jeu de boules des Arceaux.

Troyes. — Montperrin, place Saint-Nizon, 31, vend et porte à domicile le *Père Peinard*, le *Libertaire* et les *Temps Nouveaux*, ainsi que les brochures libertaires.

Liège. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schebach 85, quai d'Orléans.

— Aux Compagnons Liégeois. — En présence de l'avortement du Congrès de Bruxelles, les compagnons Liégeois se sont trouvés dans la nécessité de convoquer un congrès supplémentaire.

Toutefois ce congrès ne devant porter que sur les moyens pratiques de propagande théorique, nous n'y invitons que les camarades de notre région.

Prière aux camarades de Verviers, Ensisval, Namur, Huy, Jemeppe. m., Sraing, Herstal, Ougrée, Guvgnée, Engis, Hermalle, Flémalle, Fléron, Tilleur, etc. de se réunir et d'envoyer des délégués pour discuter l'ordre du jour suivant :

Création d'un journal ; organisation de conférences ; propagande au sein des syndicats ; divers. Si les compagnons des localités susnommées avaient encore d'autres points à mettre à l'ordre du jour, prière de les adresser au compagnon Georges, 85, quai Orban, Liège.

Ce congrès aura lieu à Liège, le 26 septembre, à 10 h. du matin et se tiendra au Café National, place Saint-Lambert.

Prière aux camarades de s'occuper de la chose. — Le secrétaire : Georges.

— Dimanche 5 septembre 1897, à 3 h., conférence publique et contradictoire, chez Thiniart, rue des Récollets, 13, Liège.

Le compagnon Georges traitera : L'amour libre. Entrée : 0 fr. 25, au bénéfice de la propagande et des victimes de l'inquisition espagnole.

Petite Poste

G. Abbeville. — P. Lille. — Coopérative, Lyon. — Mme D. Montluçon. — R. Nouzon. — B. Leystonstone. — G. Tours. — M. Frugère. — L. Joggins. — P. Bondeville. — B. Le Mans. — K. Angoulême. — C. Hava. — P. Reims. — B. Limoges. — M. Troyes. — B. St-Amand. — T. Haudrey. — B. St-Marcelin. — G. Amiens. — P. St-Quentin. — S. Roubaix. — P. Lille. — C. Saumur. — H. St-Nazaire. — M. La Bruyère. — Reçu règlements, merci.

— Louis W. : reçu trois lettres et carte ; t'ai envoyé lettre le 13, première adresse et carte le 18, troisième adresse. — L. F.

— B. Puteaux : J'ai reçu les trois francs et il en a été fait mention il y a trois semaines ; quant au reste, je t'ai déjà dit mon sentiment....

— Labitte demande des nouvelles de Froget Em. Ecrire à l'adresse suivante : Mme Bizard, 8, rue du Baron, Orléans.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD : L. Joggins 0.35 ; M. La Bruyère 0.50.

POUR LES BANNIS DE MONTJUCH : Jean Paris 0.50. — Gabriel 0.40. — Un qui voudrait les curés pendus 0.10. — Jean Tules les K. Go 0.50. — La compagnie de G. P. (Limoges) 0.25. — Zut à Bismark 0.10. — Lamber cuirassier 0.10. — 2 qui veulent.... le bondieu pour engendrer la liberté 0.20. — Sarre 0.20. — Pour Angiolillo 0.50. — Total 3 fr. 10.

Pour LA CLAMEUR : G. Bordeaux 10 fr.

AUX COPAINS de la RÉGION DU NORD

Les compagnons Favier et Wolke continueront leur tournée dans le Nord. En conséquence ils prient les copains et les groupes des localités de la région d'entrer en relations avec eux pour l'organisation de conférences.

S'adresser à Ch. Favier, Brasserie Libertaire, 78, rue de Nouveaux, Roubaix.

CHANSONS ILLUSTRÉES

La seconde feuille des chansons du Père Peinard LES LIBERTAIRES, paroles de E. Decrept, musique de Mévisto aîné, est en vente à Paris.

Les bons bougres qui ne l'auraient pas trouvé chez leur marchand de journaux n'ont qu'à lui dire d'en réclamer aux porteurs du Petit Parisien qui leur en fourrera tant et plus.

Les copains qui n'auraient pas eu les ANTI-PROPRIÉTAIRES n'ont qu'à les réclamer à leur marchand.

AUX COLLECTIONNEURS

A céder une collection complète du Père Peinard, en ses divers formats et différents modes de publication, depuis 1889 jusqu'à ce jour, au prix de 200 francs.

S'adresser aux bureaux du Père Peinard 15, rue Lavieuville.

EN VENTE AUX BUREAUX DU " PÈRE PEINARD "

	Aux bureaux	Trapa
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Pouget (broch.)	0.40	0.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0.25	0.8
L'Almanach du Père Peinard, pour 1897, farci de chouettes histoires et de galbeuses illustrations.....	0.25	0.3
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.1
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luca, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.....	2.50	2.80
La Société Future, le volume.....	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v. Les Joyusetés de l'Exil, par C. Malato, le volume.....	2.50	2.80
La Philosophie de l'Anarchie, par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2.50	2.80
La Bibliographie de l'Anarchie, fort volume documentaire, in-8.....		5 »
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

Les copains qui, pour décorer les murs de leur turne, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce. Militaire Professionnel, prix 1 fr. 25 ; par poste 1 fr. 50 ; par colis postal 2 fr.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



L'Education d'un Alphonse!